



Information saisonnière octobre
 association terre@2000 2001

Ouf ...

Le matin du 11 octobre, l'alizé du Nord-Est souffle fort à l'intérieur du port de l'Estaca, au Nord de Hierro. Nous envoyons la grande voile à l'ombre du ferry de midi qui relie la dernière des Iles Canaries à Ténérife, à l'Europe.

Mille trois cents kilomètres au Sud, c'est le Cap Vert. C'est l'Afrique. Les dix milles nautiques jusqu'à la pointe Sud de la Restinga sont avalés en moins de deux heures puis subitement, plus un souffle d'air. Les voiles dégonflées battent sous le seul effet de la houle. Nous affalons tout et lançons un moteur pour nous éloigner de cette zone de calme. Un bruit suspect se fait entendre. Un grincement horrible, dont l'origine se situe à l'arrière, près de l'hélice. « Une nouvelle galère ? » se demande aussitôt le capitaine Parano.

(à suivre)

Dimanche 16 octobre 2001 En route vers le Cap Vert

Quatrième nuit en mer. Constance ronronne, Ariès barre, Solène et Jean-Jacques dorment déjà, Augustin vient me dire bonsoir une dernière fois. J'attaque le premier quart, celui de 21h à 24h. Le vent faiblit un peu mais le couple Constance Ariès s'entend bien pour garder le cap.

Notre route au Sud Sud-Ouest s'affiche sur l'écran du GPS (cap 212) et s'allonge de point en point sur la carte. Au dernier relevé, nous étions à peine à mi chemin entre l'île de Hierro que nous avons quittée jeudi à midi et l'île de Sal au Cap Vert où nous pensons arriver jeudi prochain.

Il faut donc compter sept jours pour franchir ces quelque 700 miles. Sept jours pour environ 1 300 km. Il faut remonter à l'époque de la diligence pour trouver moyen de déplacement aussi lent. Une semaine, c'est sans doute à peu près le temps qu'il fallait à un bourgeois de Calais pour aller rendre visite à son collègue de Marseille à l'époque de la révolution.

Cette lenteur du voyage donne une perspective toute différente au déplacement. La côte met des heures à disparaître derrière l'horizon. Cela laisse le temps de se voir partir, de quitter avec quiétude les paysages, les gens, la vie de l'endroit. Les jours qui nous séparent de

l'arrivée nous laissent le loisir d'imaginer, de penser à ce qui nous attend.

Je présume qu'au XVIII^{ème} siècle, l'inconfort des routes ne permettait pas toujours une telle liberté de méditation. Nous avons la chance de nous déplacer en profitant du confort de notre maison tout en restant « connecter » au monde grâce à la radio.

Cette nuit, l'air est doux, le ciel se pique d'étoiles, le sillage se mouquette des fluorescences du plancton. Constance file 5 nœuds avec comme seule énergie Eole. RFI dit qu'il est 7 heures à Paris, qu'il y fait gris et que les stocks de vaccin anti-variolique sont reconstitués en prévention d'une éventuelle attaque « biochimique ».

Tiens, une nouvelle peur ! Voilà qui va agrémenter le quotidien des usagers de la SNCF en mouvement de grève. Il est 5 heures en temps universel, je pourrais être tranquillement en train de dormir dans un bon lit douillet au lieu d'être là à veiller. Un œil sur le compas, un tour d'horizon toutes les dix minutes, l'oreille dans le vent. Veiller tandis que « le monde

est en crise » comme le dit la radio.

Dehors, dans la nuit, le souffle des dauphins qui bondissent à côté du bateau a quelque chose d'humain. Leur présence joyeuse est rassurante. Je me souviens de cette mosaïque romaine qui représente un dauphin au côté d'un voilier. L'immuable face à l'actualité.



(suite Ouf !)

L'homme de barre

Jeudi 18 octobre
Palmeira – Cap Vert

Il faut plonger et jeter un coup d'œil. Tout d'abord, relever les 30 mètres de nylon qui traînent derrière. « Tiens ça coince ! ». Sous le plomb du soleil, les connections neuronales chauffent furieusement. « Bon sang mais c'est bien sûr ! », s'écrie le capitaine Bourrel. La ligne de pêche s'est prise dans l'hélice. Ce n'est que cela , Ouf !...

...Ouf !

C'est la nuit. Le vent s'est remis à souffler de l'arrière, mais très faiblement.

A l'intérieur, tout le monde dort. A l'extérieur, l'homme de veille...veille. Soudain, plouf ! Quelque chose est tombé dans l'eau. C'est la pale immergée du conservateur d'allure qui s'est désolidarisée de l'appareil (voir ci-contre). Elle flotte derrière le bateau, heureusement reliée au balcon arrière par un cordage de sûreté. Mais que s'est-il passé ? Dans la lumière de ma lampe frontale, l'axe central est sorti de son logement. Il menace de tomber à l'eau d'une seconde à l'autre. Catastrophe imminente ! Devoir barrer nuit et jour pendant une semaine !

(à suivre)

Pas question, lors d'une traversée de plusieurs jours, de devoir tenir la barre pendant des heures à tour de rôle. Pour veiller au cap, deux solutions s'offrent au navigateur : le pilote électrique ou le conservateur d'allure.

Le premier se compose d'une boussole interne reliée à une centrale électronique commandant un moteur, lequel agit sur le gouvernail par l'intermédiaire de vérins dont la puissance est proportionnelle au poids du bateau. Lorsque la boussole affiche une direction différente de celle programmée au départ, l'angle de barre est rectifié et le bateau revient sur son cap.

Le second est un système parfaitement mécanique. Une pale aérienne est reliée à une pale immergée par un axe et deux engrenages. Tant que l'aérienne est verticale, c'est-à-dire dans le lit du vent, l'immergée est verticale également , c'est-à-dire dans le lit du sillage. Si le bateau modifie sa route, l'aérienne est couchée par le vent et l'immergée modifie l'angle de barre jusqu'à ce que le bateau revienne sur sa route.



Les deux options ont chacune leurs qualités et leurs défauts. A bord de Constance, nous utilisons un conservateur d'allure qui ne vide pas nos batteries et ne risque pas de tomber en panne ... seulement à la mer (lire ci contre)

Pour les jours sans vent où nous avançons au moteur, un petit pilote électrique est couplé au conservateur d'allure. Mais là, ça devient carrément compliqué !

Au lever du jour, nous ne voyons toujours pas la terre. Nous n'en sommes pourtant qu'à dix milles. Bientôt, en scrutant l'horizon, un léger tracé plus sombre se détache de la brume. Les contours d'un relief apparaissent.



Il est 8 heures TU, le soleil n'a pas encore émergé de la couche brumeuse poussée par l'harmattan. La côte de l'île de Sal (au NE de l'archipel du Cap Vert) est devant nous après 7 jours de mer.

Pour le moment, le paysage désertique, sauvage n'est que nuances de gris éclaboussé des gerbes d'écume blanche quand l'océan rencontre la côte. Aucun signe de vie pas un arbre, pas une construction sur une plaine au ras de l'eau dominée par les mamelons des volcans endormis.

L'Alizé nous pousse toujours. Nous remontons légèrement au vent pour longer la côte Ouest. Le trait noir du phare de Fiûra se détache de la ligne côtière. La construction est abandonnée depuis 1945, l'époque des grands transatlantiques est révolue au profit de l'aviation, il n'est plus besoin d'illuminer la mer.

Le paysage se colorise peu à peu. Les nuances de gris se teintent d'ocre, de brun. Les silhouettes de quelques arbres viennent trancher les horizontales du relief qui vire jusqu'au rougeâtre.

Une première embarcation, comme suspendue sur les flots, avec le pêcheur debout qui ramène sa ligne, défile à quelques mètres de Constance. Les éoliennes du village de Palmeira émergent de derrière le coteau. Le tee-shirt jaune citron de cet autre pêcheur posé sur sa barque verte sont les premières taches de couleurs qui jaillissent de ce paysage au moment où le soleil, déjà haut dans le ciel, sort de sa languette.

Le mouillage de Palmeira compte plus de voiliers



que de bateaux de pêche. Nous mouillons derrière la carcasse d'une grosse vedette. Le quai et son débarcadère sont à plus de 200m à notre gauche. Quelques silhouettes brunes s'y agitent. Derrière, le village et ses constructions hétéroclites, c'est l'Afrique.

Jeudi 25 octobre
La classe de Luisa à Palmeira

(suite Ouf !)

Non, pas ça ! Je tends le bras. Avant que j'aie pu le saisir, le cylindre d'acier de la taille d'un gros cigare de la Palma tombe mollement dans ma main, tel une demoiselle'évanouis sant. Ouf!
Anne passe la tête dans l'encadrement de la descente. « Qu'est ce qui se passe ? »
Je lève les yeux vers le ciel étoilé et lance un silencieux mais fervent remerciement collectif.

(Fin Ouf !!!)

Brèves

Avis aux amateurs

Vous êtes tous cordialement invités à venir séjourner à bord de Constance à l'occasion d'une période de vacances.

Calendrier des prochaines étapes :

Décembre : Sénégal
Nous devrions être en Casamance pour la période des vacances de Noël.

A partir de février 2002 : Brésil
Le carnaval, Pâques du côté de Salvador de Bahia.

Été 2002 : Uruguay et Argentine.

Pour joindre l'équipage :

mial.morel@wanadoo.fr
www.constance.org

Une heure moins le quart au Cap Vert. Le début des heures chaudes de la journée. Sur le petit quai où nous amarrons notre canot, quelques adolescents en short et maillot de foot regardent débarquer notre matériel : guitare, carillon, percussions diverses, appareil photo, minidisc enregistreur... Nous avons rendez-vous dans 10 minutes dans la classe de Luisa.

Dans les rues, à l'ombre des arbres et des maisons, on nous regarde passer. Avec nous, les enfants du village convergent vers le bâtiment bas de l'école. Les filles portent une blouse bleu clair, les garçons plus rarement. « Une heure moins deux ! De vrais pros ! »

Luisa nous rejoint devant le portail, short de jeans, chemisier orangé, elle sourit et entre dans sa classe avec cette nonchalance extraordinaire et si communicative. C'est la directrice.



La classe est grande, peinte en gris clair, sans plafond, juste le toit sur sa charpente.

Au mur, quelques collages réalisés par les élèves : les pays où il fait froid (un ours blanc, Pamela Anderson en doudoune à Chamonix ...), les droits et les devoirs de l'enfant, le traitement sanitaire de l'eau...



Ils sont une petite trentaine rangés par tables de deux. Au fond, les redoublants avec bien deux têtes au-dessus des autres.

Après les présentations et notre « tour de chant », les enfants nous offrent une « morna » aux inflexions



saisissantes. Luisa danse. Nous finissons avec « Frère Jacques » repris en chœur et en canon par toute la classe.

Les enfants copient la chanson sur leur cahier. Silence studieux. Puis vient l'heure de la récré. L'école donne sur la rue. Pas de « vigipirate » au Cap



Vert. Chacun s'égaille. Les plus grands retrouvent sur la place leurs copains qui eux, ont école le matin, pour une glace ou un fanta. Luisa nous conduit chez elle, à deux pas. Sa fille arrive du lycée d'Espargos. On entre. Premier geste. Clic ! La télé ! Zap zap ! Une série brésilienne, CNN en Afghanistan. Je repense à Pablo, l'exubérant aux brochettes de chez Beleza, samedi dernier : « Le Cap Vert, c'est bien parce que l'on a la PAIX ! ». Des fauteils, des cousins, des tapis, des livres. Luisa nous prête un bouquin de Baltasar Lopes, L'écrivain capverdien. Au mur, un poster de Bob Marley, un alphabet géant (A comme Afrika...). On parle un peu et puis il est l'heure. « Obrigado ! »

Dehors, devant le mur aux volets verts, à l'abri du vent, c'est la fournaise. Thierry, musicien de l'Orchestre de Montpellier et qui se promène avec sa contrebasse autour de l'Atlantique (www.octobasse.fr) trouve les mots justes « A boire, vite ! ».



